

**Alzire, ou les
Américains,
tragédie de M.
de Voltaire,
représentée pour**

Voltaire

LIREGRATUITEMENT.COM

**Alzire, ou les
Américains, tragédie
de M. de Voltaire,
représentée pour la**

premiere fois le 27. Janvier 1736

Voltaire

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ENTRE

priver ? Heureux l'esprit que Ici Philosophie ne peut défecter , & que les charmes des Belles-Lettres ne peuvent amollir ; qui pût Je fortifier avec Locke , s'éclairer avec Clarke & Newton, s'élever dans la Bibliothèque de Cicéron & de BoJJuet , s'embellir par les charmes de Virgile & du la fié !

Tel est votre génie , Al AD AME ^ il faut que je ne craigne point de le dire j quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les per firmes de votre Sexe & de votre Rang , a croire qu'on s'annoblit encore en perfectionnant sa raison , & que le/prit donne des grâces.

Il a été un tems en France , & même dans toute /' Europe , ou les hommes pensoient déroger , & les femmes Jortir de leur état , en ofant s'instruire. Les uns ne fe croyoient nés que

pour

iÆS*

EPITRE

pour la guerre , ou pour l'oïfiveté ; & les autres , que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Mo lier e & Dejpreaux ont jette fur les Femmes /avant es , afemblè , dans un Siècle poli , juflifier les préjugés de la Barbarie. * ,

Mo lier e rc Légiflateur dans ia Morale ér dans les Bienféances du monde , Va pas affûrément prétendu, en attaquant les Femmes /avant es , /?

moquer de la Science & de PE [prit. Il n en a joué que l'abus & îafeBation ; ainfi que , dans JonTartuffe , il a diffamé t Hypocrijie , <&* ;/cw la Vertu.

Si , au heu de faire une Satire contre les Femmes , l'exaél , /? folide , /<? laborieux , P élégant Defpreaux avoit confulté les Femmes de la Cour les plus fpirituelles , i/ dfr # l'art &■ au mérite de fes Ouvrages , fi bien travaillés , des grâces & des fleurs qui

leur

vu

leur enflent encore donné un nouveau charme. En vain , dans fa Satire des Femmes , il a voulu couvrir de ri-

dicule une Dame qui a voit appris /' Aflronomie \ il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

LE [prit philofophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans , que (i Boileau vivoit encore , lui qui ofoit fe moquer d'une Femme de condition , parce quelle voyait en (ecr et Roberval & Sauveur , j crois obligé de refpeâer & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis , des Rèaumur , des Mai ran , des Dufay , & des Cleraut \ de tous ces

véritables Savans , qui n ont pour objet qu'une Science utile , & qui en la rendant agréable , la rendent infenfiblement néceJJ'aire a notre Na' tion. Nous flammes au tems , fofie le dire , ou il fiant qu'un Poète Joit Phi-

A, s lo -

lofophe , & ou mie Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier Siècle , les François apprirent d arranger des mots. Le Siècle des chofes eJl arrivé. Telle qui lifoit autrefois Montagne , l'Ajlrée, & les Contes de la Reine de Navarre , était une Savante. Les Deshoullieres ér les D aciers , illujlres dans différens genres , font venues depuis. Mais votre Sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes -, & les Dialogues fur la lumière qui vont paraître , Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

U efl vrai qu'une Femme qui abandonnerait les devoirs de Jon état pour cultiver les Sciences , ferait condamnable , même dans fes fuccès. Mais , MAD A Al F j le même efprit qui

mette

mené a la connoiffance de la Vérité , efl celui qui porte à remplir fès devoirs.

La Reine d Angleterre , qui a fervi de Médiatrice entre les deux J lus grands Métaphyficiens de l' Europe y Clarke & Leibmts , & qui pouvait les juger , lia pas négligé pour cela un moment les Joins de Reine , de Femme ér de Alere.

Chrifline , qui abandonna le Trône pour les Beaux-Arts , fut une grande Reine , tant quelle régna. La petite fille du grand Condé , dans laquelle on voit revivre lefprit de Jon Ayetil , ri a t-elle pas ajouté une nouvelle confédération au fàng dont elle e fl [ortie i

Vous j MAD AAI E y dont on peut citer le nom a coté de celui de tous les Princes , vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation

e, dans

dans l'âge des plaifirs. Vous faites plus \$ vous cachez ce mérite êtramer au monde , avec autant de foin que vous l avez acquis • Continuez , Ai A- D AME, a chérir , â ofer cultiver les Sciences , quoique cette lumière , long-temS' renfermée dans vous-même , an éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en fier et des bien-faits doivent us renoncer a cette vertu , quand elle eft devenue publique ?

Ea ! poui quoi rougir de fon mérite ^ Lefprit orné nef qu'une beauté de plus. Ce fl un nouvel Empire. On fouhaite aux Arts la proie dion des Souverains : celle de la Beauté ne fl- elle pas au-dejfus l

P érmettez-mol de dire encore qu'une aes rai flous qui doivent faire e) limer les femmes qui font ufrage de leur efprit , c'efl que le goût fleul les détermine, . Elles ne cherchent en cela

qu'un

qtiun nouveau plaifir , & cefl en quoi elles font bien louables.

Pour nous autres hommes , ce fl fouvent par vanité , quelque-fois par intérêt , que nous confinions notre vie dans la culture des Arts. Nous en fai fins les inft rumens de notre fortune ; ce fl une efpece de profanation, ffe fuis fâché qit Horace difi de lui:

(*) L'Incôigence eft le Dieu qui m'infpira des Vers.

La rouille de l Envie , l'artifice des Intrigues , le poifion de la Calomnie , La (J affina de la Satire (// fofe m'exprimer aiuji) de-shonorent parmi les hommes une profeffion qui par elle-même a quelque chofe de divin.

Pour moi ,MÀD AME, qü un penchant invincible a déterminé aux Arts

des mon enfance fie me fuis dit de bonne

heure

(*) Paufertas imfulit andax ut Verfas facerm*

Xi r

heure ces paroles, que je vous ai fouvent répétées , de Cicéron , ce Confiai Romain qui fut le pere de la Patrie , de la Liberté & de ï Eloquence. (*) „Les „ Lettres forment la JeunejJe , ér „ font le charnues de 'Page avancé.

„ La propèrit é en eft plus brillante . „ L a cher fit è en reçoit des confola- „ fions ; ér dans nos maifons , dans „ celles des autres , dans les voyages , j, dans la fo lit u de , tous tems , éi;;

3> lieux , font la douceur de y, notre vie .

ffc léfai toujours aimées pour ellesmêmes 5 WÆ /; ?/ pré font , Al A û A- ME , /V /<?\$ cultive pour vous , pour mériter, s'il eft

poſſible , de paſſer auprès de vous le relie de ma vie, dans

le

(*) Studia Aſſueſcentiam alunt , Senectutem oblectant, fecundas res ornant , aſſueſtis perfuſum ceſſat - Itēum præbent ; deleſtiant domi , impediunt foras -

W, pernoſtiant nobiſcum , peregrinantur 9 ruſtican *

IUT»

EPITRE. xnr

le ſein de la retraite , de la paix > peut-être de la Vérité , "a qui vous ſacriſiez dans votre jeunefſe les plaifirs faux , mais enchanteurs du monde ; enfin pour être a portée de dire un jour avec Lucrece , ce Poète Philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connues :

(*) Heureux ! qui retiré dans le Temple des Sages ,

Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages ;

(lui temple de loin les mortels inferſés.

De leur joug volontaire eſclaves emprefſés.

Inquiets > incertains du chemin qu'il faut fuivre ;

Sans

(*) Sed nūc dulcius eſt , bene quam munita tenere Editæ doari-
na ſapientum templa feræna ,

Deſpicers unde quæſas alios , paſſimque videri Errare , atque
viam palanteis quæſere vitæ Certe ingenio , contendere nobili-

tate ,

Noëtes atque dies niti preclante labore Ad fammas emergere
opes , rerumque potiri.

Q mijeras bomimim mentes ! O peàor a cosea!

Kvmww'

Sans penfer , fans jouir , ignorent l'art dé vivre £

Dans l'agitation confumant leurs beaux joursi

Pourfuivant la fortune & rampant dans les Cours.

O vanité de l'homme ! O fôibleffe ! O milere !

Je ri ajouterai rien a cette longue Epître , touchant la Tragédie
que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en

parler ADAM Exprès avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis
dire , c'ejl que je l'ai co?npofée dans votre maifion & fous vos
yeux . J' ai voulu la rendre moins indigne de vous , en y mettant
de la nouveauté , de la vérité & de la vertu. J'ai ejfayé de peindre
ce fentiment généreux , cette humanité , cette grandeur d'ame
qui fait le bien & qui pardonne le mal , ces fentimens tant recom-
mandés par les Sages de î Antiquité , & épurés dans notre Reli-
gion , ces vraies Loix de la Nature , toujours fi mal juivies. Vous

avez

avez btè bien des défauts a cet Ouvrage , vous connoijjez ceux
qui le défgurent encore. Puijfe le Public , fautant plus fêvère qilil
a d'abord été plus indulgent , me pardonner , comme vous , mes
fautes !

Puisse au moins cet hommage , que je vous rends , M AD AME
y périr moins vite que mes autres Ecrits ! Il fer oit immortel , s'il
étoit digne de celle à qui je l'aàreije.

Je fuis avec un profond refpeB ,

madame.

Votre très-humble & trèsobéïflant Serviteur,

PRELIMINAIRE

iP^fl ^ a t^lié dans cette T ragé

cü O Q,

& die, toute d'invention & d'il-

\ rY' « ^

vVy l'îj i •

ne efpece allez neuve , défaire voir combien le véritable efprit
de Religion l'emporte fur les vertus de la Nature.

La Religion d'un barbare confifte à offrir à fes Dieux le fangde-
fesennemis. Un Chrétien mal inftruit n'efi:

louvent guère plus juſte. Etre fidèle à quelques pratiques in-
utiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme , faire certaines
prières & garder fes vices; jeûner , mais haïr , cabaler , perfécuter,
voilà fa Religion. Celle du Chrétien véritable eft de regarder tous

les hommes comme les freres , de leur faire du bien , & de leur pardonner le mal.

Tel efi: Gusman au moment de là mort, tel effc Alvarès dans le cours de là vie ; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de fes foiblelTes.

On retrouvera dans prefque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un Etre penlànt , on y verra (fi j'ofe m'exprimer ainfi) le defir du bonheur des hommes , l'horreur de finjuftice & de l'oppfeffion; & c'elt cela feul qui a jufqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obfcurité où leurs

défauts dévoient les enfévelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'elt loutenue malgré les efforts de quelques François jaloux qui ne veulent pas ablolument que la France ait un Poème Epique. Il y a toujours un petit nombre de Leéteurs , qui ne laiHent

* * point

xviii DISCOURS

point empoifonner leur jugement du \ wiiin des cabales & des intrigues , c.ui n aiment que le vrai , qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voila ceux devant qui j'ai trouvé grâce.

C eft à ce petit nombre d'hommes que j adrelle les reflexions luivantes; j'elpere qu'ils les pardonneront à la neUeffite où je luis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris ci une foule oe Libelles de toute cipèce, & d un déchaînement cruel , par lequel un homme étoit opprimé, il faut apparemment , dit-il, que cet

homme loit d'une grande ambition , cc qu il cherche a s elever à
quelqu'un de ces portes qui irritent la cupidité humaine & l'envie.
Non , lui répondit-on; c'elt un Citoyen obfcur, retire , qui vit plus
avec Virgile & Locke , qu avec les Compatriotes 8 c dont la figure
n'elt pas plus connue

PRELIMINAIRE

de quelques-uns de (es ennemis , que du Graveur qui a prétendu
graver ion Portrait. C eft i Auteur de quelques Pièces qui vous
ontfj.it verfer des larmes , & de quelques Ouvrages dans lefquels ,
malgré leurs défauts , vous aimez cet eiprit d'humanité, de
juftice,de liberté qui y régné. Ceux qui le calomnient , ce (ont des
hommes pour la plupart plus obfcurs que lui , qui prétendent lui
difputer un peu de fumee , & qui le perlécuteront jufqu a fa mort ,
uniquement à caufe du plaifir qu'il vous a donné.

_ Cet Etranger fe fentit quelque indignation pour les Perlècu-
teurs , & quelque bienveillance pour le Perfécuté.

Il eft dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de fes Contem-
porains & de fes Compatriotes , ce que l'on peut efpérer des
Etrangers & de la

. ** 2 . " Pof-

xx DISC OURS

P oftérité. Il eft bien cruel , bien honteux pour l'Efprit humain
, que la Littérature fort infectée de ces haines per tonnelles , de
ces cabales , de ces intrigues qui devroient être le partage des el-

claves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilirent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'Art de penser , le plus beau partage des hommes , devienne une source de ridicule ; & que les gens d'esprit rendus Couvent par leurs querelles le jouet des Sots, fissent les Bouillons d'un Public dont ils devroient être les Mai- «

très.

Virgile , Varius , Pollion , Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié subsistent , & apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis.

Si

ifAi

P RE' LIMINAIRE, xxi

Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie , ne pouvons-nous pas au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'Univers avoit les yeux , qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe , s'aimoient pourtant & vivoient en frères : & nous .oui hommes

•Xxii

ne

> contre

DIS COURS

tifles. La plus incurable e(L cette jâloufie & cette balfelle: Mais ce qu'il Ta de deshonorant , c'elt que imtelet a fouvent plus de part encore que 1 envie à toutes ces petites Brochures Ethiques , dont nous lommnes inondés. On demandoit il n'y a paslono-terns a un homme qui avoit fait je fai qu'elle mauvaife Brochure, com.i ion ami & Ion bienfaiteur , pour quoi il setoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement :

-Il faut que je vive.

De quelque lource que partent ces outiages , il eh: lür qu'un homme ciui n eit atiaque que dans les Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car li elles font bonnes , il n'a autre chofe à faire qu'à iè corriger ; & fi elles font ma u va i le s , elles meurent en nailiatit. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. „ Un Voyageur,

jj dic-il ^

P RE' LI MIN AIRE

Xxm

„ étoit importuné dans Ton chemin „ du bruit des Cigales , il s'arrêta „ pour les tuer ; il n'en vint pas à „ bout, & ne fit que s'écarter de la

„ route. Il n'avoit qu'a continuer „ pai frôlement Ion voyage ; les Ci- „ gales fèroient mortes d'elles mêmes

„ au bout de huit jours

11 faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier , Je ipjum deferere turpijjimum efl. On fait que ceux qui n'ont pas a fiez d'elprit pour attaquer nos Ouvrages , calomnient nos perfonnes : quelque honteux qu'il foit de leur répondre , il le feroit quelquefois d'avantage de ne leur répondre

pas.

On m'a traité dans vingt Libelles, d'homme fins Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportée, c'efl: que dans Oedipe , Jocaſte dit ces vers :

xxiv ~ DISCOURS

Les Pretres ne font point ce qu'un vain Peuple penſe ,

Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m ont fait ce reproche, lont auſſi raifonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la H enfile dans plu heurs endroits fintoit bien fin Semipélagien •

On renouvelle louvent cette accusation cruelle d'irreligion , parce que c'eſt le dernier refuge des Calomniateurs. Comment leur répondre ? comment ſ'en çonſoler , finon en le fouvenant de lalouſie de ces grands horm mes , qui depuis Socrate julqu'à Delcartes ont effuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une feule queſtion; Je demande qui a le plus de religion , ou le Calomniateur qui perfécute, ou le Calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent

d'hom-

PRE'LIMIN AIRE. xxv

d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal quelle m'a voulu faire.

J'ai défendu à mon esprit d'être lâtirique , & il est impolfible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamille & d'Eleétre , dont les Ouvrages m'ont infpiré les premiers le déficit* d'entrer quelque tems dans la même carrière ; lès fuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attend riliement m'arrachoit aux repréfentations de fes Pièces; il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié. (*)

L'Au-

(*) L'Auteur n'a jamais répondu aux inventives de perfonne qu'à eelies du Poete RoulTau , homme ennemi de tout mérite , Calomniateur de profelfion , reconnu & condamné pour tel , livré par la Juftice à la haine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un Criminel qu'il eft permis ^ diïïequer pour Tutilicé publique.

\ WJ F

XXVI. DISCOURS

L Auteur ingénieux 8c dip'ne de beaucoup de confidération qui vient de travailler lui* un Sujet à peu près lemlable à ma Tragédie ,& qui s'est exerce à peindre ce contraile des mœurs de TEurope & de celles du Nouveau Monde, matière fi favorable à la Poe

fié , enrichira peut-être le Theatre de fa Pièce nouvelle. Il venant
je ferai le dernier à lui applaudir , & fi un indigne amour propre

ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

j'ose dire avec confiance que je finis plus attaché aux Beaux-
Arts qu'à mes Eciits: fen fiole a lexcès dès mon enfance pour tout
ce qui porte le caractère de génie , je regarde un grand Poète , un
bon Muficien , un bon Peintre , un Sculpteur habile (s'il a de la
probité) comme un homme que je dois chérir , comme un frere
que

les

PRE' LIMINAIRE, xxvii

les Arts m'ont donné ; les jeunes gens qui voudront s'appli-
quer aux Lettres , trouveront en moi un ami , plusieurs y ont
trouvé un pere. Voilà mes sentiments 5 quiconque a vécu avec moi
sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même
une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien.
Réfuter des Critiques est un vain amour propre \$ confondre la
Calomnie est un devoir.

AL V A R E S, D. G U S M A N

ALVARES,

§§oioGiIU Ccnfeil de Madrid l'Autorité fuprême ^ TS /V Pour
Succèſſeur enfin, me donne un fils

que A'me'

^ Faites regner le Prince & le Dieu que je fers,

Sur la riche moitié d'un Nouvel U nivers :

A j Gou>

Gouvernez cette Rive en malheurs trop féconde, Qui produit
les trésors & les crimes du monde ;

Je vous remets, mon fils. ces honneurs fouverains Que la
vieilleffe arrache à mes débiles mains.

J'ai confumé mon âge au fein de l'Amérique,

Je montrai le premier au Peuple du Mexique (*) L'appareil in-
ouï, pour ces Mortels nouveaux,

De nos Châteaux ailés qui voloient fur les eaux : Des Mers de
Magellan jufqu'aux Afires de l'Ourfe^ Cortez Herman , ({} Pizaro
ont dirigé ma courfe; Heureux , fi j'avois pu , pour fruit de mes
travaux , En Chrétiens vertueux, changer tous ces Héros ? Mais
qui peut arrêter l'abus de la viâoire?

Leurs cruautés, mon fils, ont obfcurei leur gloire Et j'ai pleuré
long-tems fur cestriftes Vainqueurs, Que le Ciel fit fi grands, fans
les rendre meilleurs. Je touche au dernier pas de ma longue car-
rière Et mes yeux fans regret quitteront la lumière*

S'ils vous ont vu régir, fous d'équitables lois. L'Empire du Po-
toze & la Ville des Rois.

(*) L'Expédition du Méxîque fe ht en 1517. & celle du Pérou en
1515. Ainfi Alvarès a pu aifément les voir, Los* Reyes lieu de la
Scène fut bâti en 1535.

(f) On fait quelles cruautés Fernand Cortez exerça zii Mexique
&• Pizarro au Pérou.

G U S I M A N

J'ai conquis avec vous ce fauvage Hemîsphere,

Dans ces Climats brûlans j'ai vaincu fous mon pere; Je dois de
vous encor apprendre à gouverner ,

Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner»

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:

Confumède travaux, apefanti par l'âge,

Je fuis las du pouvoir; c'efi afiTez fi ma voix

Parle encor au Confeil & règle vos exploits.

Croiez-moi, les Humains que j'ai trop lu connoître

Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Je confacre à mon Dieu trop long-tems négligé ,

Les refies languiffants de ma caducité.

Je ne veux qu'une grâce , elle me fera chere,

Je l'attends comme ami, je la demande en pere.

Mon fils, remettez-moi ces Efclaves obfcurs, Aujourd'hui, par
votre ordre, arrêtes dans nos murs; Songez que ce grand jour doit

être un jour propice, Marqué par la Clémence & non par la
Justice.

Quand vous priez un fils , Seigneur vous commandez ;

\ mw

Mais daignez voir au moins ce que vous bazardez.

Drune Ville naissante encor mal aflûrée,

Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :

Empêchons , croyez-moi , que ce peuple orgueilleux ,

Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;

Que méprisant nos lois & prompt à les enfreindre,

Il oie contempler, des Maîtres qu'il doit craindre,

Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir

Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir. L'Américain
farouche est un Monstre sauvage Qui mord en frémissant le frein
de l'Esclavage; Soumis au châtement, fier dans l'impunité ,

De la raine qui le flatte il se croit redoute.

Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,

Et la févérité produit l'obéissance.

je fais qu'aux Castillans, il suffit de l'honneur,

Qu'à fervir sans murmure ils mettent leur grandeur: Mais le
reste du monde esclave de la crainte

A befoin qu'on l'opprime & fert avec contrainte ;
Les Dieux même adorés dans ces Climats affreux
S'ils ne font teints de fang , n'obtiennent point de vœux (*).

(*) On îmmoîoit des hommes en Amérique; mais il n'y a aucun
Peuple qui n'ait été covspable de cette horrible fureiftition.

TU AGE'DI E.

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyraniques
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques ;
Vous Chrétien, vous choifi pour regner déformais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ?
Vos yeux ne font-ils pas afibuvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les Rivages ?
Des bords de l'Orient, n'étois je donc venu
Dans un Monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer fous ce brûlant Tropicque
Et le nom de l'Europe & le nom Catholique !
Ah! Dieu nous envoyoit, par un contraire choix,
Four annoncer fon nom, pour faire aimer les Lois :
Et nous de ces Climats, Deftru&eurs implacables ,
Nous & d'or & de fang toujours infatiabîes,

Dcferteurs de ces Loix qu'il falloit enfeigner,
Nous égorgeons ce Peuple au» lieu de le gagner;
Far nous tout eft en fang, par nous tout efi en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom , je l'avoue, înfpire la terreur,

Les Efpagnols font craints, mais ils font en horreur: Fléaux du
Nouveau Monde, injuftes, vains , avarés, Nous feuls en ces Cli-
mats, nous fommes les Barbares;

L'Américain farouche en fa fimplicité
Nous égale en courage & nous pafle en bonté.
Hélas ! fi , comme vous, il étoit fanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere»
Avez vous oublié qu'ils m'ont fauvé le jour?
Avez vous oublié, que, près de ce féjour,
Je me vis entouré par ce Peuple en furie
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur fort.
J et ois feul , fans fecours , & j'attendois la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes;

Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes, Au-lieu de
me frapper, embrafla mes genoux.

„ Alvares, me dit-il, Alvarès efi-ce vous?

„ Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire:

3, Vivez, aux malheureux fervez long-tems de pere: „ Qu'un Peuple de Tyrans qui veut nous enchaîner „ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner;

„ Allez , la grandeur d'ame est ici le partage „ Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé fauvage. Eh bien vous gémissiez, je fens qu'à ce récit Votre cœur, malgré vous s'émeut & s'adoucit, L'humanité vous parle ainsi que votre pere!

Ah! fi la cruauté vous étoit toujours chere,

Do

.sûr-

De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir Au vertueux Objet qu'il vous faut attendrir?

A la fille des Rois de ces trilles Contrées Qu'à vos fanglantes mains la fortune a livrées. Prétendez-vous , mon fils, cimenter ces liens Par le sang répandu de ces Concitoyens?

Ou bien attendez-vous que ces cris & les larmes De vos fèvres mains fassent tomber les armes?

Eh bien vous l'ordonnez, je brise leurs liens,

J'y consens; mais fongez qu'il faut qu'ils soient Chrétiens.

Ainsi le veut la Loi : quitter l'Idolâtrie Est un titre en ces Lieux pour mériter la vie:

A la Religion gagnons les à ce prix :

Commandons aux Cœurs même & forçons les E fprît sj

De la néceffité le pouvoir invincible

Traîne aux pieds des Autels un courage inflexible.

Je veux que ces Mortels, efcîaves de ma Loi, Tremblent fous
un feul Dieu, comme fous un feul

Roi.

Ecoutez-moi , mon fils, plus que vous je defire Qu'ici la Vérité
fonde un nouvel Empire,

A S Quô

ÎO A L Z I R E,

Qü® le Ciel & l'Efpagne y foient fans ennemis, Mais les Cœurs
opprimes ne font jamais fournis*

I en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perfonne,

EtI donne DiCU ' o1o11 fils 3 eft un Dieuquipar-

Je me rends donc Seigneur A vous l'avez voulu» Vous avez fur
un fils un pouvoir abfolu;

Oui, vous amoliriez le cœur le plus farouche, L'indulgente ver-
tu parle par votre bouche.

Eh bien, puifque le Ciel voulut vous accorder Ce don , cet heu-
reux don de tout perfuader,

C'elî de vous que j'attends le bonheur de ma vie; Alzire contre
moi par mes feux enhardie,

5e donnant â regret, ne me rend point heureux, je 1 aime, je 1
avoue , 6c plus que je ne veux ;

Mais enfin je ne peux, meme en voulant lui plaire , 13e mon
cœur trop altier fléchir le caraâère,

Le rampant fous fes loîx, efclave d'un coup d'œil « ar des fou-
miffions carelfer fon orgueil.

Je ne veux point iur moi lui donner tant d'empire, Vous leul j
vous pouvez tout fur je pere d'Alzîre,

Lri un mot, parlez-lui pour la derniere fois ;

Qu ij commande à fa fille A force enfin fon choir. Daignez... .
mais c'en efi trop , je rougis que mon

Pour

TRAGE'DI E. n

Pour l'intérêt d'un fils s'abaifle à la prière.

C'en eft fait, j'ai parlé, mon fils, & fans rougir Monteze a vu fa
fille, il l'aura fû fléchir ;

De fa Famille augulle en ces lieux prifonniere.

Le Ciel a par mes foins confolé la mifere.

Pour le vrai Dieu ÎVlontcze a quitte fes faux Dieux ^ Lui-
même de fa fille, a defillé les yeux.

De tout ce Nouveau Monde Alzire eft le modelle, Les Peuples
incertains fixent les yeux fur elle:

Son cœur aux Caftillans va donner tous les cœurs, L'Amérique
à genoux adoptera nos mœurs;

La Foi doit y jeter fes racines profondes,

Votre Hymen eft le nœud qui joindra les deux Mondes.

Ces féroces Humains qui deteftent nos Loix,

Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,

Vont d'un efprit moins fier & d'un cœur plus facile, Sous votre
joug heureux baifler un front docile;

Et je verrai , mon fils, grâce à ces doux liens, Tous les cœurs
déformais Efpagnols & Chrétiens. Monteze vient ici, mon fils, al-
lez m attendre Aux Autels, où fa fille avec lui va fe rendre.

ï WJP

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES,

in H bien votre fagefie & votre autorité Ont d'Alzire en etfet,
fléchi la volonté?

Pcre des Malheureux, pardonne fi ma fille,

Dont üusman détruiſit l'Empire & la Famille, Semble éprouver
encor un refle de terreur, ;

Et d un pas chancelant, marche version Vainqueur Les nœuds
qui vont unir l'Europe & ma Patrie Ont révolté ma fille en ces Cli-
mats nourrie;

Mais tous les préjugez s'effacent à ta voix ,

Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix;

C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connoître, Notre esprit
éclaire te doit Ion nouvel être,

Sous le fer Cailillan ce Monde est abbatu,

Il cède à la puillance & nous à la Vertu.

De tes Concitoyens la rage impitoyable

Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable,

Nous detestions ce Dieu qu'annonça leur fureur,

Nous l'aimons dans toi seul , il s'est peint dans ton cœur ,

Voilà ce qui te donne & Monteze & ma fille.

Intruits par tes vertus , nous sommes ta famille,

Sers lui long-tems de pere ainsi qu'à nos Etats: je la donne à
ton fils, je la mets dans ses bras,

Ainsi que le Potoze , Alzire est sa conquête:

Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête,,

Va, je crois voir des Cieux les Peuples éternels,

Descendre de leur Sphere & se joindre aux Mortels, je réponds
de ma fille, elle va reconnoître Dans le fier Don Gusman ion
époux & son maître*

Ah ! puisq'Enfin mes mains ont pu former ces nœuds*

Cher Monteze, au tombeau je descends trop heureux*

Toi qui nous découvris ces immenses Contrées,
Rends du Monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des Chrétiens, préside à ces vœux foïemnels.
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels;
Descends, attire à toi V Amérique étonnée.
Adieu , je vais préférer cet heureux Hyménée,
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils*
C ÎA

M O N T E Z E, A L Z I R E

\ /fA fille, il en est tems, confens à ton bonheur , Ou plutôt, fi ta
foi, fi ton cœur me fécondé, Par ta félicité fais le bonheur du
Monde ;

Protégé les vaincus , commande à nos vainqueurs, Eteins
entre leurs mains leurs foudres destructeurs, Remonte au rang
des Rois, du sein de la misère,

Tu dois à ton état plier ton caractère:

Prends un cœur tout nouveau. Viens, obéis, fuis-
moi ,

■ Et

Et renais Espagnolle , en renonçant à toi,

Seche tes pleurs , Alzire, ils outragent ton pere,

ALZIRE

Tout mon fang est à vous, mais si je vous fuis chere ,

Voiez mon defespoir & liez dans mon cœur.

MONTEZE,

Non, je ne veux .plus voir ta houteufe douleur,

J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice;

Mais, quel tems , justes Cieux pour engager ma foi ! Voici ce
jour horrible où tout périt pour moi,

Où de ce fier Gusman le fer osa détruire,

Des enfans du Soleil, le redoutable Empire:

Que ce jour est marqué par des figures affreux!

MONTEZE,

Nous feuls rendons les jours heureux ou malheureux ;

Quitte un vain préjugé l'Ouvrage de nos Prêtres,

Qu'à nos Peuples groftiers ont transmis nos Ancêtres.

slL Æ%8£* ;lâr5 'tW* '

bwhi

ALZIRE, ALZIRE

Au meme jour hélas! le vangeur de l'Etat, Zamore mon espoir périt dans le combat,, Zamore mon Amant, choifi pour votre gendre.

j'ai donné comme toi des larmes à fa cendre,

Les Morts dans le tombeau n'exigent point ta foi, Porte, porte aux Autels un cœur maître de foi; D'un amour infenfé pour des cendres éteintes Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.

Tu dois ton ame entière à la Loi des Chrétiens 9 Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,

Il r'appelle aux Autels; il règle ta conduite, Entens fa voix*'

ALZIRE

Mon Pere,où m'avex-vous réduite'

Je fai ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir. M'immoler quand il parle est mon premier devoir, Et mon obéissance a passé les limites ,

Qu'à ce devoir sacré la Nature a preferites Mes yeux n'ont jusqu'id rien vu que par vos yeux Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux. Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées:

Mai*

TRAGEDIE.

Mais vous ,qui m'affûriez , dans mes troubles cruels ,

Que la paix habitoit aux pieds de fes Autels,
Que fa Loi, fa Morale & confolante & pure,
De mes fens defolés guériroit la bleffure.
Vous trompiez mafoibleffe! Un trait toujours vainqueur,
Dans le fein de ce Dieu, vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiffante ,
Zamore vit encor au cœur de fon Amante. Condamnez, s'il le
faut, ces juftes fentimens ,
Ce feu victorieux de la mort & du tenus*
Cet amour immortel ordonné par vous-même.
Unifiez votre file au fier Tyran qui m'aime,
Mon Pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal adonis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en fa préférence Promettre à cet
Epoux , qu'on me donne aujourd'hui^ Un cœur qui brûle encor
pour un autre que lui.

v MONTEZE,

Ah,, que dis-tu ma fille/ épargne ma vieiïleffe Au nom de la
Nature, au nom de la tendreffe Par nos deftius affreux que ta
main peut changer 7 Par ce cœur paternel que tu viens
d'outrager,

Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.

B A i * } ® *

• - - ^ h r Æ •

- v — -fr ■ - • -j-rji *

Ai-je fait un feul pas , que pour te rendre henreufe? Jouïs de mes travaux; mais crains d'empoifonner Ce bonheur difficile où j'ai fu t'amener.

Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,

Par la main du devoir eft à jamais tracée.

Ce Monde gémissant te prelTe d'y courir,

Il n'efpere qu'en toi, voudrois-tu le trahir?

Apprens à te dompter.

Faut-il apprendre à feindre?

Quelle fcience, hélas!

D. GUS MAN, AL ZI RE

J'Ai fujet de me plaindre Que l'on oppofe encor à mes empreiï-
mens L'offenfante lenteur de ces retardemens.

J'ai fufpendu ma loi, prête à punir l'audace De tous ces enne-
mis dont vous vouliez la grâce.

Us font en liberté; mais j'aurois à rougir,

Si ce foible fervice eût pu vous attendre.

J'at*

J'attendois eucor moins de mon pouvoir fuprême, Je voulois
vous devoir à ma flamme, à vous même Et je ne perifois pas, dans
mes vœux fatisfaits,

Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE

Que puifle feulement la colere celefte

Ne pas rendre ce jour à tous les deux funerte !

Vous voyez quel effroi me trouble & me confond,

Il parle dans mes yeux, il eft peint fur mon front. Tel eft mon
caraélère, & jamais mon vifage

N'a de mon cœur encor démenti le langage.

Qui peut fe déguifer pourrait trahir fa foi,

C'eft un art de l'Europe , il n'eft pas fait pour moi.

Je vois votre franchife & je fai que Zamore Vit dans votre mé-
moire & vous eft cher encore.

Ce Cacique (*) obftiné vaincu dans les combats S'arme encor
contre moi de la nuit du trépas; Vivant je l'ai dompté, mort doit-il
être à craindre; Ceffez de m'offenfer & cefTez de le plaindre;

Votre

(*) Le mot propre est Inca; mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique Septentrionale au titre de Cacique*

Ils s'adressèrent d'abord à tous les Souverains du Nouveau Monde.

Votre devoir , mon nom , mon cœur en font bief

fés,

Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous verrez*

Ayez moins de colère & moins de jalousie,

Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.

Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.

De ce Monde opprimé Zamore étoit l'espoir ,

Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes
Il m'aima :
Ton trépas me coûte encore des larmes. Vous , loin d'offrir ici
condamner ma douleur, Jugez de ma confiance & connoissez mon
cœur;

Et quittant avec moi cette fierté cruelle,

Méritez, s'il se peut , un amour si fidelle.

SCENE VI

G U S M A N seul.

, je l'avoue, & fais sincérité ...~n courage & plaie à ma fierté.

Aïous, ne fous pas que cette humeur altière •

Coûte plus à dompter que l'Amérique entière ;

TRAGEDIE. U

La grofrière Nature, en formant ses appas,

Lui laisse un cœur sauvage , & fait pour ces Climats, Le devoir
fléchira son courage rebelle,

Ici tout m'est fournis , il ne reste plus qu'elle:

Que l'Hymen en triomphe & qu'on ne dise plus , Qu'un Vain-
queur & qu'un Maître eût des refus.

B) 4 Ci

SCENE PREMIERE

ZAMORE; AMERICAINS

Mis de qui l'audace , aux Mortels peu commune ,

Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune;

Illumés Compagnons démon funeste fort,

N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?

Vivons-nous sans fervir Alzire & la Patrie,

Sans ôter à Gusman sa détectable vie,

Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,

Sans venger mon Pays qu'a perdu fa fureur?

Dieux impuiflants! Dieux vains de nos vaftes Con- • trées !

A des Dieux ennemis vous les avez livrées:

Et fix cens Efpagnols ont détruit fous leurs coups

Mon

Mon Pays & mon Trône & vos Temples & vous.

Vous n'avez plus d' Autels & je n'ai plus d'Empîre,

Nous avons tout perdu, je fuis prive d'Alzire:

J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets

Dans les fables mouvans , dans le fond des Forets ;

De la Zone brûlante & du milieu du Monde

L'Aftre du jour (*) a vu ma courfc vagabonde

Jufqu'aux lieux où ceirant d'éclairer nos Climats

Il ramene l'Année & revient fur fes pas.

Enfin votre amitié, vos foins, votre vaillance

A mes vaftes defirs ont rendu l'efpérance;

Et j'ai cru fatisfaire , en cet affreux féjour,

Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour

Nous avons raffemblé des mortels intrépides,

Eternels ennemis de nos Maîtres avides,

Nous les avons lailles dans ces Forêts errans
Pour observer ces murs bâtis par nos Tyrans,
J'arrive, on nous faifit; une foule inhumaine
Dans des goufres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laïffe fortir,
Sans que de notre fort on nous daigne avertir.
Amis où fommes-nous? Ne pourra^t-on m'influire
Qui

(*) L' Agronomie , la Géographie , la Géométrie étaient culti-
vées au Pérou. On traçoit des Lignes fur des Colomnes pour mar-
quer les Equinoxes & les SolüiceSo

ï WJ

Qui commande en ces Lieux , quel eft le fort d'Alzire?
Si Monteze eft efclave & voit encor le jour,
S il Laine les malheurs en cette horrible Cour? Chers & triftes
Ainîs du malheureux Zamore Ne pouvez-vous m'apprendre un
deftin que j'ignore?

UN AMERICAIN

En des lieux différens , comme toi, mis aux fers, Conduits en
ce Palais par des chemins divers, Etrangers, inconnus chez ce
Peuple farouche Nous n'avons rien appris de tout ce qui te
touche. Cacique infortuné, digne d'un meilleur fort,

Du moins fi nos Tyrans ont réfoû ta mort ,
Tes amis avec toi , prêts à cefifer de vivre,
Sont dignes de t'aimer , & dignes de te fuivre.

, ZAMORE

Après l'honneur de vaincre , il n'est rien fous les Cieux .

De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;

Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie, Mais laififer
en mourant des fers à fa Patrie,

Périr fans fe venger, expirer par les mains De ces Brigands
d'Europe & de ces Afiftins ,

Qui de fang enivrés, de nos trefors avides,

De ce Monde ufurpé defolateurs perfides,

Ont

Ont ofé me livrer à des tourmens honteux ,

Pour m'arracher des biens plus méprifables qu'eux; Entraîner
au tombeau des Citoyens qu'on aime, Laiïier à ces Tyrans la moi-
tié de foi* même, Abandonner Alzire à leur lâche fureur;

Cette mort eft affreufe & fait frémir d'horreur.

AL V A R E S, Z A M O R E, A M E R I C A I N S

Soyez libres, vivez.

Ciel ! que viens-je d'entendre!

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ! Quel Vieillard ou quel Dieu vient ici m'étonner!

Tu parois Espagnol & tu fais pardonner!

Es-tu Roi? Cette Ville est-elle en ta puissance?

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

Quel est donc ton déficit! Vieillard trop généreux ?

Celui de secourir les mortels malheureux.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence!

Dieu , ma Religion & la reconnaissance.

Dieu, ta Religion! Quoi ces Tyrans cruels,

Montres déformés dans le sang des Mortels*.

Qui dépeuplent la Terre & dont la barbarie

En vaste solitude a changé ma patrie ,

Dont l'infame avarice eût la suprême loi,

Mon père ! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

Ils ont le même Dieu, mon fils , mais ils l'outragent;

Nés sous la Loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.

Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir ,

Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.

Le

Le Soleil par deux fois a, d'un Tropicque à l'autre , Eclairé dans
fa marche & ce Monde & le nôtre, Depuis que l'un des tiens , par
un noble fecours , Maître de mon deſtin , daigna fauver mes
jours: Mon cœur dès ce moment partagea vos miferes, Tous vos
Concitoyens font devenus mes freres;

Et je mourrois heureux fi je pouvois trouver Ce Héros inconnu
qui m'a pu conferver.

ZAMORE

A fes traits, à fon âge, à fa vertu fuprême,

C'eſt lui; n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.

Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras,

A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARES,

Que medit-il? Approche. O Ciel, ô Providence!

G'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnoiffance.

Mes yeux, mes trilles yeux affoiblis par les ans,

Hélas! avez-vous pu le chercher fi long-tems?

Mon bienfaiteur ! mon fils ! (*) parle, que dois-je faire?

Daigne habiter ces lieux & je t'y fers de pere.

La mort a reſpéâé ces jours que je te doi,

Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

Mon pere, ah! fi jamais ta Nation cruelle, Avoitde tes vertus
montré quelqu'étincelle, Crois-moi, cet Univers aujourd'hui
defolé,

Au devant de leur joug fans peine auroit volé! Mais autant que
ton ame eft bienfaifante & pure, Autant leur cruauté fait frémir la
Nature,

Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.

Tout ce que j'ofe attendre & tout ce que je veux, C'est de favoir
au moins fi leur main languinaire Du malheureux Monteze a fini
la mifere.

Si le pere d'Alzire . hélas! tu vois les pleurs

Qu'un fouvenir trop cher arrache à mes douleurs»

Ne cache point tes pleurs, cefife de t'en défendre, C'est de l'hu-
manité la marque la plus tendre. Malheur aux cœurs ingrats &
nés pour les forfaits, Que les douleurs d'autrui n'ont attendri ja-
mais! Apprens que ton ami plein de gloire & d'années Coule ici
près de moi fes douces deftinées.

Le verrai-je?

Oui, crois»moi; puifie-t-il aujourd'hui T'engager à vivre
comme lui!

Quoi Montete. . . . dis-tu?

Je veux que de là bouche

Tu fois inftruit ici de tout ce qui le touche,

Du fort qui nous unit, de ces heureux liens Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoyens; Je vais dire à mon fils, dans 1 excès de ma joie, Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoyé.

Je te quitte un moment, mais c est pour te fervit» Et pour fermer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III

ZAMORE, AMERICAINS

ZAMORE

TV'5 (leux eîlfin fur moi la bonté fe déclare,

Je trouve un homme juſte en ce féjour barbare. Alvarcs eſt un Dieu qui, parmi ces pervers, Defcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.

Il a dit-il un fils: cefils fera mon frere ;

Qu'il foit digne, s'il peut, d'un fi vertueuipere!

O jour! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu! Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu. Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai lervie,

Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie , Serois-tu dans ces lieux ?hélas ! me gardes- tu Cette fidélité, la première vertu?

Un cœur infortuné n'eſt point fans défiance Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV

MONTEZE, ZAMORE, AME→ RICAÏNS.

CHer Monteze , eft-cc toi que je tiens dans mes bras?

Revoi ton cher Zamore échappé du trépas,

Qui du fein du tombeau renaît pour te défendre ; Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire eft-elle ici? parle quel eft fon fort?

Achevé de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE,

Cacique malheureux ! fur le bruit de ta perte,

Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte;

Nous te redemandions à nos cruels deftins,

Autour d'un vain tombeau que t'ont drefle nos mains.

Tu vis: puifle le Ciel te rendre un fort tranquile, PuiiTent tous nos malheurs finir dans cet azyle! Zamore, ah! quel deffein t'a conduit en ces lieux?

La foif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux,

Que dis-tu ?

Souviens-toi du jour épouvantable Oû ce fer Efpagnol , terrible , invulnérable Renverfa, détruiſit juſqu'en leurs fondemens Ces murs, que du Soleil ont bâti les enfans. (*) Gusman étoit fon nom. Le deftin qui m'opprime Ne m'apprit rien de lui que fon

nom & fon crime. Ce nom, mon cherMonteze, à mon cœur fi fatal, Du pillage & du meurtre étoit l'affreux ligna!.

A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,

Dans un vil esclavage on traîna ta famille:

On démolit ce Temple & ces Autels chéris ,

Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton

fils ;

On me traîna vers lui ; dirai-je à quel supplice,

A qucis maux me livra la barbare avarice ?

Pour m'arracher ces biens par lui déifiés ,

Ido-

C) Les Péruviens qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent, croyoient que leur premier Inca qui haut Cufco , étoit fils du Soleil.

Idoles de fon Peuple & que je foule aux pieds?

Je fus laiiTé mourant au milieu des tortures.

Le tems 11e peut jamais affaiblir les injures, je viens après trois ans d'affembler des amis Dans leur commune haine avec nous affermis :

Ils font dans nos Forêts & leur foule héroïque Vient périr fous ces murs ou venger l'Amérique.

M ONTEZE,

Je te plains; mais hélas ! où vas-tu t'emporter?

Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.

Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,

Le*. Habitans des eaux, dépouilles inutiles,

Ces marbres impuiffans en labres façonnés ,

Ces Soldats prelque nuds & ma! difcîplinés,

Contres ces fiers Géans, ces Tyrans de la Terre De fer étînee-
lans , armés de leur tonnerre ,

Qui s'élancent fur nous auffi prompts que les vents , Sur des
Monftres guerriers pour eux obéïflants. L'Univers a cédé . . . cé-
dons mon cher Zamore.

Moi fléchir, moi ramper, îorfque je vis encore!

Ah! Monteze crois-moi , ces foudres, ces éclairs, Ce 1er, dont
nos Tyrans font armés & couverts, Ces rapides Courtiers qui fous
eux font la guerre, Pouvoient à leur abord , épouvanter la Terre.

C Je

34 n Ju jl I R E ,

Je les vois d'an œil fixe & leur ofe infuîter,

Pour les vaincre, il fuffit de ne rien redouter.

Leur nouveauté, qui feule a fait ce Monde efcîave,

Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.

'L'or , ce poifon brillant qui naît dans nos Climats,

Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.

Le fer manque à nos mains : les Cieux , pour nous avarés,

Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares; Mais pour
vanger enfin nos Peuples abatus,

Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus, je combats pour
Alzire, & je vaincrai pour elle.

Le Ciel est contre toi: calme un frivole zèle.

Les tenus font trop changés.

Que peux-tu dire, hélas!

Les tenus font-ils changés,!] ton cœur ne l'est pas?

Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,

Si Zamore est présent encore à sa mémoire?

Tu détournes les yeux, tu pleures , tu gémis!

Zamore infortuné !

Ne luis-je plus ton fils?

Nos Tyrans ont flétri ton âme magnanime ;

Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime,

Je ne suis point coupable , & tous ces Conquêteurs ,

Ainsi que tu le crois, ne font point des Tyrans.

Il en est que le Ciel guida dans cet Empire,

* Moins pour nous conquérir qu'affin de nous instruire*

Qui nous ont apporté de nouvelles vertus ,

Des fecrets immortels, & des Arts inconnus, Lafciencede-Thomme , un grand exemple à fuivre; Enfin , l'Art d'être heureux, depenfer, & de vivre.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche ofe avouer? Alzireefi leur efclave; & tu peux les louer!

MONTEZ E

N'attefte point ces Dieux enfans de l'impoflure,

Ces Fantômes affreux, que je 11e conaois plus, Sous le Dieu que j'adore ils font tous abattis.

ZAMORE

Quoi, ta Religion! Quoi, la Loi de nos peres!

J'ai connu fon néant, j'ai quitté fes chimères ; Fuille le Dieu des Dieux , dans ce Monde ignoré , Manifefler fon Etre à ton cœur éclairé !

Puiffe* tu mieux connoître, ô ! malheureux Zamore, Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

Quelles vertus ! Cruel ! les Tyrans de ces lieux T'ont fait efclave en tout , t'ont arraché tes Dieux 1 Tu les a donc trahis, pour trahir ta promeffe? Aîzîre a-t-elle encore imité ta foibleffe?

Garde toi .. .

T RAGE'DIE, MONTEZ E

Va mon cœur ne fe reproche rien,, je dois bénir mou fort, & pleurer fur le tien.

ZAMORE

Si tu trahis ta foi , tu dois pleurer fans doute.

Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;

Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour

De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.

je cherche ici Gusman , j'y vole pour Aîzire,

Vien, conduis-moi vers elle , & qu'à fes pieds j'ex pire.

Ne me dérobe point le bonheur de la voir,

Grain de porter Zamore au dernier defefpoir, Repren un cœur humain, que ta veitu bannie,

MONTEZE, ZAMORE. Suite.

UN GARDE i Monteze ,

hlEigneur on vous attend pour la cérémonie.

MON

- "If; \T '

- - V V .-' / » / TrArf, J

A L Z I R E, MONTEZE,

ZAMORE

Ahî croc], je ne te quitte pas.

Quelle cft donc cette pompe, où s'adreflent tes pas? Momeze. .

..

Adieu, crois-moi, fui de ce lieu funefte.

ZAMORE

Dût m'accabler ici la coïere celefle,

Pardonne à mes foins paternels.

Âux Gardes ,

Gai c es empêcher* les de me Poivre aux Autels.

Ces Payens, élevés dans des Loix étrangères, Pourroient de nos Chrétiens profaner les Miftères : Il ne m'appartient pas de vous donner des loix , Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCENE VL

ZAMORE, AMERICAINS

Z À M O R E

J'ai-je entendu , Gusman! O trahifon ! O rage! J comble des forfaits! lâche & dernier outra-

Il ferviroit Gusman ! l'ai-je bien entendu !

Dans l'Univers entier n'eü-il plus de vertu!

Alzire, Alzire aufii fera-t-elle coupable? Aura-t-elle fuccé ce poifon déteftable Apporté parmi nous par ces Perfécuteurs,

Qui pourfuivent nosjours & corrompent nos mœurs ? Gusman eil donc ici? que réfoudre & que faire?

UN AMERICAIN

J'ofe ici te donner un confeil falutaire.

Celui qui t'a fauve, ce Vieillard vertueux, Bien-tôt avec fou fils va paroure a tes yeux.

Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduife. Sortons, allons tenter notre il luftre entreprife: Allons tout préparer contre nos Ennemis,

Et fur-tout n'épargnons qu'Alvarès & fon Fils, j'ai vu de ces ramparts l'étrangère ftru&ure,

Cet

BHI

v. yt ' -'f

Cet Art nouveau pour nous, vainqueur dclaNature:

Ces angles, ces foliés , ces hardis boulevards,

C/.s 1 onnerres d airain grondant fur les ramparts,

Ces pièges de la guerre , où la mort fe présente,

1 ont étonnants qu'ils font, n'ont rien qui m'épouvante.

Hélas î nos Citoyens enchaînés en ces lieux,

Servent à cimenter cet axyle odieux ;

Ils dreflent d'une main dans les fers avilie,

Ce Siège de l'orgueil & de la tyrannie.

Mais , crois-moi, dans l'infant qu'ils verront leurs Vangeurs,

Leurs mains vont fe lever fur leurs Perfécuteurs : Eux-mêmes
ils détruiront cet effroyable ouvrage, Inftrument de leur honte &
de leur efcâavage*

Nos Soldats, nos Amis, dans ces foffés fanglants, Vont te faire
un chemin fur leurs corps expirants. Partons, & revenons, fur ces
coupables têtes, Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,

Ce falpetre enflammé, qui d'abord à nos yeux Parut un feu fa-
cré, lancé des mains des Dieux. Connoïffons, renverfons cette
horrible ptiïïïance,

Que l'orgueil trop long tems fonda fur l'ignorance.

Ulufres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs Embrabler
mes deffeins, & fentir mes fureurs ! Puifflons*nous de Gusman
punir la barbarie!

Que

Que Ton fang fat îsfafie au fang de ma Patrie !

Trille Divinité des mortels offensés,
Vengeance! arme nos mains, qu'il meure, & c'est ailes, <
Qu'il meure . . . mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir & nous sommes Esclaves.
De notre fort affreux le joug s'appesantît.
Aïvarès disparoît, Monteïe nous trahit,
Ce que j'aime eût peut-être en des mains que j'abhorre :
je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce féjour?

Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour! J'entends l'Aïrain
tonnant de ce Peuple barbare: Quelle Fête, ou quel crime, c'est
donc qu'il préparé? Voyons fi de ces lieux on peut au moins
fortir;

Si je puis vous fanver, ou s'il nous faut périr.

SCENE

ALZIRE feule ,

Aman? , j'ai donc trahi ma & Gusman régné à jamais

L'Océan, qui s'élève entre nos Hémisphères,

À donc mis entre nous d'impuissantes barrières;

je fais a lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,

Et déjà nos fermens font écrits dans les Cieux!

O toi î qui me pourfuis , Ombre chere & fanglante,

A mes feus defolés, Ombre à jamais préfente,

Cher Amant ! fi mes pleurs , mon trouble , mes remords ,

Peuvent percer ta Tombe, & pafler chez les Morts ; Si le pouvoir d'un Dieu fait furvivre à fa cendre Cet efprît d'un Héros, ce cœur fidèle & tendre; Cette ame qui m'aima jufqu'au dernier foupir,

Par-

Pardonne à cet Hymen où j'ai pu confentir.

Il falloir m'immoler aux volontés d'un Pere,

Au bien de mes Sujets, dont je me lens la Mers, A tant de malheureux, aux larmes des vaincus, Au foin de l'Univers, hélas! où tu n'ès plus. Zamore , laiffe en paix mon ame déchirée Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée: Souffre un joug impofé par la néceffité;

Permits ces nœuds cruels , ils m'ont alfés coûté.

SCENE II

ALZIRE

bien! veut-on toujours ravir à ma préférence, -*^Les Habitans des lieux si chers à mon enfance? Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,

Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,

Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie. On nous menace, on dit qu'à notre Nation Ce jour fera le jour de la défection.

On

On déployé aujourd'hui l'Etendard de la guerre. On allume ces feux enflammés sous la terre;

On assemblée déjà le fanglant Tribunal, Montez et appelle dans ce Conseil fatal ,

C'est tout ce que j'ai eu.

Ciel ! qui m'avez trompée, De quel étonnement je demeure frappée!

Quoi! presque entre mes bras, & du pied de l'Autel , Gusman contre les miens lève son bras cruel!

Quoi! J'ai fait le ferment du malheur de ma vie! Serment, qui pour jamais m'avez trahie !

Hymen, cruel Hymen! sous quel Affre odieux, Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds!

AL ZI RE, EMIRE, C E P H A N E

■^TAdatne, un des Captifs , qui dans cette jour

N'ont du leur liberté qu'à ce grand Hymenée,

A vos pieds en fecret demande à fe jetter.

AS

Ah! qu'avec aïïurance il peut fe préfenter!

Sur lui, fur fes amis , mon ame eft attendrie,

Ils font chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie. Mais quoi!
faut-il qu'un feul demande à me parler!

CEP H A N E

Il a quelques fecrets, qu'il veut vous révéler.

C'eft ce meme Guerrier, dont la main tuteïaire De Gusman
votre Epoux fauva, dit-on, le Pere,

Il vous cherchoic, Madame, & Monter en ces lieux Par des
ordres fecrets le cachoit à vos yeux.

Dans un fombre chagrin fon ame enveloppée, Sembloit d'un
grand deilein profondément frappée.

On lifoit fur fon front le trouble & les douleurs.

Il vous nommoit, Madame, & répandoitdes pleurs: Et l'on
connoît allés par les plaintes fecretes.

Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!

Ce Héros malheureux, peut être est de mon sang. De ma famille au moins il a vu la puissance;

Qui

Qui fait, si de sa perte il ne fût pas témoin'?

Il vient pour m'en parler: ah! quel funeste foin.

Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,

Il va percer mon cœur & rouvrir ma blessure,

Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus

S'empare malgré moi de mes sens éperdus.

Hélas! dans ce Palais arrosé de mes larmes,

Je n'ai pas encore eu de moment sans allarmes.

A L Z I R E, Z A M O R E, E M I R E

ZAMORE

M'Effelle enfin rendue? Est-ce elle que je vois ?

Ciel ! tels étoient ses traits , sa démarche , sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa confidente ,

Zamore Je suis combe ; à peine je respire*

ZAMORE

Reconnoi ton Amant.

ALZIRE

Zamore aux pieds d'Alzirej

Effce une illufion?

Non, je revis pour toi.

je réclamé à tes pieds tes fermens & ta foi.

O moitié de moi-même) Idole de mon ame !

Toi , qu'un amour fi tendre afiûroit à ma flamme, Qu'as*tu fait des fains nœuds qui nous ont enchaînés?

O jours! O douxmomens d'horreur empoifoïnés ! Cher & fatal objet de douleur & de joie,

Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je revoie? Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE,

Tu gémis & me vois !

ALZIRE

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE

Le bruit de mon trépas a du remplir le Monde.

J'ai traîné loin de toi ma courfe vagabonde,

Depuis que ces Brigands, t'arrachant à mes bras,

M'enîe-

MRS

4S ALZIRE

M'enleverent mes Dieux, mon Trône & tes appas. Sais-tu que ce Gusman, ce Defluâeur fauvage,

Par des tourmens fans nombre éprouva mon courage j> Sais-tu que ton Amant, à ton iit deftiné,

Chere Alzire, aux Bourreaux fe vit abandonné? i u frémis. T u retiens le courroux qui m'enflamme. L'horreur de cette injure a paflé dans ton ame.

Un Dieu fans doute, un Dieu, qui prélide à Pamour, Dans le fein du trépas me conferva le jour.

Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide; Tu n'es point devenue Efpagnole & perfide.

On dit que ce Gusman refpire dans ces lieux ,

Je venois t'arracher à ce Monftre odieux.

Tu m'aimes : vangeons-nous; livre-moi ma viétime

ALZIRE

Ou^ tu dois te vanger, tu dois punir le crime, Frappe.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! Quoi, ta foi!

ALZIRE

trappe, je fuis indigne, & du jour, & de toi.

Ah Monteze ! ah , crue! ! mon cœur n'a pu te croire.

■ \. . - V'Vi V- ■ ' V-? ..

ALZIRE

A-t-il ofé t'apprendre une a£Hon fi noire?

Sais-tu pour quel Epoux j'ai pu t'abandonner?

Non, mais parle; aujourd'hui rien ne peut m'étor-
lier.

ALZIRE

Eh bien î Voi donc l'abîme où le fort nous engage Vol le
comble du crime, ainfi que de l'outrage.

Ahire!

ALZIRE

Ge Gusman .

Z A M O R E Grand Dieu!

ALZIRE

Tonaflaflîn

Vient en ce même infant de recevoir ma main.

Lui !

SO A L 2 I R e,

MonPere, Alvarès , ont trompé ma jeuneffe.

Ils ont à cet Hymen entraîné ma foibleffe.

Ta criminelle Amante, aux Autels des Chrétiens,

Vient, prefque fous tes yeux, de former ces liens.

J ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant , ma Patrie:

Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.

Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE

Alzirc, eft-il bien vrai? Gusman eft ton époux!

Je pourrois t'alléguer pour affaiblir mon crime,

De mon pere fur moi le pouvoir légitime,

L'erreur ou nous étions, mes regrets, mes combats,

Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:

Que des Chrétiens vainqueurs Eclave infortunée,

La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée, "

Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu,

A détefté tes Dieux qui t'ont mal défendu;

Mais je ne cherche point Je ne veux point d'exeupe,

Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.

Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;

Tran-

TRAGEDIE. si

Tranche mes jours affreux, qui ne font plus pour toi.

Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE

Non, fi je suis aimé, non, tu n'es point coupable® Puis-je encore ine dater de regner dans ton cœur?

ALZIRE

Quand Monter, Al varès, peut* être un Dieu vengeur^

Nos Chrétiens, ma foiblesse, au Temple m'ont con* duite

Sûre de ton trépas, à cet Hymen réduite,

Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,

J'adorais ta mémoire au pied de nos Autels.

Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont fu que je t'aime,

Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois, Je te le dis encore pour la dernière fois.

ZAMORE

Pour la dernière fois Zamore t'auroit vue !

Tu me ferois ravie aussi-tôt que rendue !

Ah! fi l'amour encore te parloir aujourd'hui. ...

ALZIRE

O Ciel! c'est Gusman même, & son père avec lui.

SCENE V

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARESi fils,

vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

à Zamore,

O toi! jeune Héros, toi par qui je respire, Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour. Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE

Qu'entends-tu? Lui, Gusman! Lui, ton fils, ce barbare !

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES,

Dans quel étonnement. . . .

ZAMORE

Quoi! le Ciel a permis, Que ce vertueux pcre eût cet indigne
fils?

GUS-

Efclave, d'où te vient cette aveugle furie ? Sais-tu bien qui je
fuis?

G U S M A N À Zamore ,

Horreur de ma patrie!

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits, Connois-tu bien
Zamore? & vois-tu tes forfaits?

Toi!

Zamore !

ZAMORE

Oui, lui*même, à qui ta barbarie Voulut ôter l'honneur, & crut
ôter la vie;

-Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux , Lui dont
l'afpeél ici te fait baiffer les yeux. Ravifleur de nos biens, Tyran de
notre Empire, Tu viens de m'arracher le feul bien oùj'afpîrc,
Achevé, & de ce fer, Trefor de tes Climats, Prévien mon bras van-
geur, & previen ton trépas. La main, la même main qui t'a rendu
ton pere,

' IL wA..v'.rV- , j . - • • --r

Dans ton fang odieux pourroit vanger la Terre: *

Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,

Err révéranT le pere & punifTant le fils.

ALVARES à Gufinan ,

De ce difcours, ô Ciel, que je me fens confondre!

Vous fcntez-vcus coupable , & pouvez-vous répondre ?

Répondre à ce Rebelle & daigner m'avilir,

Jufqu'à le réfuter, quand je le dois punir?

Sonjuftte châtimenT, que lui-même il prononce, Sans mon ref-
peéi pour vous , eût été ma réponfe, h Alz ire ,

Madame, votre cœur doit vous inflruire aflez ,

A quel point en fecret ici vous m'offenfez;

Vous, qui, finon pour moi , du moins pour votre gloire ,

Deviez de cet Efclave étouffer la mémoire :

Vous,

* Perc doit rimer avec terre , parce qu'on les prononce tous
deux de même. C'ett aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut ri-
mer. Cela eft fi vrai , que le mot Paon n'a jamais rimé avec Phaon
, quoique l'orthographe foit la même; & ce mot encore rime très-
bien avec abhorre , quoiqu'il n'y ait qu'un R. à Pun, & qu'il V ait
deux RR. à Pautre. La Poëiie eft faite pour l'oreille : un ufage
contraire ne feroit qu'une pédanterie ridicule.

SS

Vous, dont les pleurs encor outragent votre Epoux, Vous, que-
j'aimois affés pour en être jaloux.

a Gufman , à Alvarès ,
Cruel! & vous, Seigneur! raon prote&eur fon pere , à Zamore ,
Toi! Jadis mon efpoir en un tems plus profpere,
Voyez le joug horrible où mon fort eft lié ,
Et frémissiez tous trois d'horreur & de pitié.
en montrant Zamore ,
Voici l'Amant, l'Epoux que me choifit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel Hémisphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers,
Le bruit de fon trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres,
Tout changea sur la Terre, & je connus des Maîtres.
Mon pere infortuné , plein d'ennuis & de jours ,
Au Dieu que vous fervez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des Chrétiens , que devant vous j'atteste,
Ses Autels font témoins de mon Hymen Funeste.
C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible ferment Me donne
au Meurtre qui m'ôta mon Amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais

Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi Mut qu'elle. Zamore,
tu m'es cher; je t'aime, je le dois :

Mais après mes serments je ne puis être à toi. i ô , Gufman,
dont je fuis l'épouse & la vieillesse, je ne fuis point à toi, cruel!
après ton crime.

Qui des deux osera se venger aujourd'hui?

Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?

1 oujours infortunée, & toujours criminelle.

Perfide envers Zamore, à Gufman infidèle.

Qui me délivrera, par un trépas heureux,

De la nécessité de vous trahir tous deux?

Gufman, du sang des miens, ta main déjà rougie, Frémira
moins qu'un autre à m'arracher la vie*

De l'Hymen, de l'Amour, il faut venger les droits. Punis une
coupable, & fois justice une fois.

Ainsi vous abusez d'un serment d'indulgence,

Que ma bonté trahie oppose à votre offense;

Mais vous le demandez , & je vais vous punir;

Votre supplice est prêt, mon rival va périr.

Hoïa, Soldats.

ALZIRE

Cruel)

Mon fils, qu'allez-vous faire!*

Jleſpeétez ſes bienfaits, reſpeétez ſa mifere. Quel eſt l'état horrible, ô Ciel, où je me vois! L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois! *Ah mes fils! de ce nom reiïentez la tendreflc. D'un Pere infortuné regardez la vieilleffe,

Et du moins. . .

SCENE VI

ALVAHES, GUSMAN, ALZIRE, DOM ALONZE, Officier Eſpagnol.

Aroiflez, Seigneur, & commandez, D'armes & d'ennemis ces champs font inondés :

Us marchent vers çes murs, & le nom de Zamore Eſt le cri menaçant qui les raffemble encore.

Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs ,

A ce bruit belliqueux des barbares concerts.

Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiffent De leurs cris redoublés les échos retenti/Tent,

D 5 En

-.i'P'i-tr' '

Eu bataillons ferres ils meſurent leurs pas, *

Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoifbient pas ; Et ce
Peuple autrefois, vil fardeau de la Terre, Semble apprendre de
nous le grand art de la guerre.

Allons, a leurs regards il faut donc le montrer.

Dans la poudre à l'mdant vous les verrez rentrer.

Héros de la Cadiile, Enfants de la Vi&oire,

Ce Monde eil fait pour vous , vous l'êtes pour la gloire,

Eux pour porter vos fers, vous craindre, 6c vous fer* vir.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir!

Qu'on l'entraîne.

Ofes*tu? Tyran de l'innocence, Ofes-tu me punir d'une juſte
défenſe?

Aux Espagnols qui F entourent ,

Etes* vous donc des Dieux qu'on ne pui/ête attaquer ? Et teints
de notre fang, faut il vous invoquer?

GUS

Obéi liez*

Seigneur !

Dans ton courroux févere,

Songe au moins , mon cher fils , qu'il a fiiuvd ton Pere.

Seigneur, je fonge à vaincre, & je l'appris de vous; J'y vole,
adieu.

SCENE VIL

A L Z I R E fe jettant à genoux ,

§Eigneur , j'embrafle vos genoux , C'eft à votre vertu que je rends cet hommage,

Le premier où le fort abaiiia mon courage.

Vangez, Seigneur, vangez,fur ce cœur afflige , L'honneur de votre fils par fa femme outragé:

Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie ;

Un

/ ' _v»-\vW ,

IRE

Un cœur peu t-il deux fois fe donner en fa vie? Zamore droit à moi, Zamore eut mon amour: Zamore eft vertueux, vous lui devez le jour. Pardonnez ... je fuccombe à ma douleur mortelle*

Je conferve pour toi ma bonté paternelle ,

Je plains Zamore & toi, je ferai ton apui;

Mais fonge au nœud facré qui t'attache aujourd'hui. Ne porte point l'horreur au feinde ma famille :

Non, tu n'ès plus à toi: fois mon fang,Ioisina hile, Gufman fut inhumain, je le fai, j'en frémis;

Mais il est ton Epoux, il t'aime, il est mon fils,

Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore J

SCENE PREMIERE

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES,

Entez donc, mon fils, un si grand avantage*

Vous avez triomphé du nombre & du courage,

Et de tous les vengeurs de ce triste Univers Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers. Ah! n'enfantez point le prix de la vidoire.

Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire;

Je vais sur les vaincus étendant mes secours, Confoler leur misere, & veiller sur leurs jours. Vous, fongez cependant qu'un pere vous implore; Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore. Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?

Et

Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

Ah! vous perdez le mien. Demandez-moi ma vie. Mais laissez un champ libre à ma jolie furie: Ménagez le courroux de mon cœur opprimé; Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

Il en est plus à plaindre.

A plaindre? lui mon pere !

Ah! qu'on me plaigne ainfi ; la mort me' fera chere.

A L V A R E S

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux, La fureur des foupçons, ce tourment des jaloux?

Et vous condamneriez jufqu'à ma jaloulie?

Quoi ce jufte tranfport dont mon ame est failie ,

Ce trille fentiment plein de honte & d'horreur,

Si légitime en moi, trouve en vous un cenfeur! Vous voyez fans pitié ma douleur éffrenée!

Mêlez moins d'amertume à votre deftinée;

Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,

Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.

Son cœur de ces Climats conferve la rudejffe,

Il réfifte à la force, il cède à la fou pl elle ,

Et la douceur peut tout fur notre volonté.

Moi que je flatte encor l'orgueil de fa beauté i Que fous un front ferain déguifant mon outrage,

A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage!
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux ,
Au Heu de le blâmer, partager mon courroux? j'ai déjà trop
rougi d'épouser une Efclave,
Qui m'ofe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poffiede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur,

AL VARES

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais fâchez le régler, tout excès mene au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un fécond entretien.

GUS-

Eh que pourroit un fils refufer à fon pere?
Je veux bien pour un teins lufpendre ma colere, N'en exigez
pas plus de mon cœur outragé.
Je ne veux que du tems. Il fort.
G U S M A N feul.

Quoi n'être point vengé 1 Aimer , me repentir, être réduit
encore

A l'horreur d'envier le deflin de Zamore,

D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,

Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés . * .

Que vois-je! AlzireJ ôCiel.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE

C'^Eft moi, c'eft ton Epoufe, C'efl ce fatal objet de ta fureur ja-
loufe ,

Qui n'a pu te chérir, qui t'a du révéler.

Qui

TRAGE'DIE.

Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.

Je n'ai rien déguifé. Soit grandeur, foit foibleffe ,

Ma bouche a faic l'aveu qu'un autre a matendresse;

Et ma fincérité, trop funeste vertu,

Si mon Amant périt , eft ce qui l'a perdu.

Je vais plus t'étonner, ton époufe a l'audace,

De s'adreffer à toi pour demander fa grâce.

J'ai cru que Dom Gusmaii , tout fier , tout rigoureux,
 Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
 J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance.
 Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense;
 Une telle vertu féduiroit plus nos cœurs,
 Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
 Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
 Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,
 Tu t'aflures ma foi, mon respect, mon retour,
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
 Pardonne.. . je m'égare .. . éprouve mon courage, peut être
 une Espagnole, eut promis davantage.
 Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
 Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs. Ce
 cœur simple & formé des mains de la Nature,
 En voulant t'adoucir redouble ton injure;
 Mais enfin c'est à toi d'effayer déformais ,
 Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.
 Eh bien.¹ si les vertus peuvent tant sur votre ame Pour en
 fuir les lois , connoissés les, Madame. Etudiez nos mœurs,
 avant de les blâmer.

Ces mœurs font vos devoirs, il faut s'y conformer. Sachez que le premier, est d'étouffer l'idée,

Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.

De vous refuser plus , & de n'oser jamais Me prononcer le nom d'un rival que je hais,

D'en rougir la première, & d'attendre en silence,

Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance. Sachez que votre Epoux qu'ont outragé vos feux. S'il peut vous pardonner, est assez généreux.

Plus que vous ne pensez, je porte un cœur sensible , Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

T R A G E D I E ALZIRE

S'il m'aime, il est jaloux: Zamore va périr: J'affaiblis Zamore en demandant sa vie.

Ah! Je l'ai vu prévu. M'auras-tu mieux servi Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?

Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE

L'or qui les séduit tous, vient d'éblouir sa vue.

Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE

Aînfi grâces aux Cîeux, ces métaux déteftés,
Ne fervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de teins : tu balances encore!

EMIRE

Mais auroit-on juré la perte de Zamore?
Alvarès auroit-il aifez peu de crédit,
Et le Confeii enfin .. .

ALZIRE

Je crains tout, il fuffit.
Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.
Ils penfent que pour eux le Ciel fit l'Amérique, Qu'ils en font
nés les Rois; & Zamore à leurs yeux Tout Souverain qu'il fût
n'eft qu'un féditeux.

Con-

_vf -

h • • mari " ~Tl

'jC .

— mer. < ■ ■ /* _

Confeil de Meurtriers! Gusman î Peuple barbare! Je prévien-
drai les coups que votre main prépare. Ce Soldat ne vient point,
qu'il tarde à m'obéïr!

'EMIRE

Madame, avec Zamore il va bien-tôt venir;

11 court à la prifon. Déjà la nuit plus fombre Couvre ce grand
deïïein du fecret de Ton ombre. Fatigués de carnage & de fang
enivrés,

Les Tyrans de la Terre au fommeil font livrés.

Allons, que ce Soldat nous conduife à la porte, Qu'on ouvre la
prifon, que l'innocence en forte.

EMIRE

Il vous prévient déjà ; Cephane le conduit.

Mais fi l'on vous rencontre en cette obfcure nuit, Votre gloire
eft perdue, & cette honte extrême...

Va, la honte feroît de trahir ce que j'aime.

Cet honneur étranger parmi nous inconnu,

N'eft qu'un Fantôme vain qu'on prend pour la Vertu. C'elt
l'amour de la gloire & non de la juftice,

La crainte du reproche & non celle du Vice.

Je fus inftituée, Emire, en ce greffier Climat,

A fuivre la Vertu fans en chercher l'éclat.

L'honneur eft dans mon cœur, & c'eft lui qui m'ordonne,

De fauver un Héros que le Ciel abandonne.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE

T O ut eft perdu pour toi , tes Tyrans font vainqueurs ,

Ton fupplce eft tout prêt, fi tu ne fuis, tu meurs.

Pars, ne perds point de tems , prens ce Soldat pour guide.

Trompons des Meurtriers , l'efpérance homicide Tu vois mon defefpoir, & mon faififfement:

C'eft à toi d'épargner la mort à mon Amant,

Un ciime à mon Epoux, & des larmes au Monde. L'Amérique t'appelle, & la nuit te fécondé ;

Prens pitié de ton fort , & laide-moi le mien.

Efclave d'un Barbare, Epoufe d'un Chrétien,

Toi qui m'as tant aimé , tu m'ordonnes de vivre!

Eh bien j'obéirai : mais ofes-tu me fuivre?

E 3 Sans

Sans Trône, fans fecours, au comble du malheur. Je n'ai plus à t'offrir qu'un Defert & mon cœur. Autrefois à tes pieds, j'ai mis un Diadème.

Ah! Qu'étoit-il fans toi ? Qu'ai-je aimé que tournée me ?

Et qu'effce auprès de toi que ce vil Univers?

Mon ame va te fuivre au fond de tes deferts.

Je vais feule en ces lieux, où l'horreur me confume, Languir dans les regrets, fecher dans l'amertume: Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi:

D'être au pouvoir d'un autre , & de brûler pour toi. Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie, Lailie-moi les horreurs du devoir qui me lie.

J'ai mon Amant enfemble, & ma gloire à fauver; Tous deux me font facrés, je les veux conferver.

Ta gloire! Quelle eft donc cette gloire inconnue ? Quel Fantôme d'Europe a fafciné ta vue?

Quoi! ces affreux fermens qu'on vient de te di&er,

Quoi! Ce Temple Chrétien que tu dois détefter,

Ce Dieu , ce Deftrudeur des Dieux de mes Ancêtres ,

T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres!

j'ai promis, il fuffit, que t'importe à quel Dieu!

ZAMORE

Ta promeffe eft ton crime, elle eft ma perte, adieu. Périflent tes fermens, & le Dieu que j'abhorre!

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cherZamore!

ZAMORE

Gusman eft ton époux!

Plains moi fans m'outrager.

ZAMORE

Songe à nos premiers nœuds.

Je Ponge à ton danger.

ZAMORE

Non, tu trahis, cruelle, un feu fi légitime,

Non , je t'aime à jamais , & c'est un nouveau crime.

E 4 Laifle-

Laifle-moi mourir feule, ôte-toi de ces lieux»

Quel defcfpoir horrible étincelle en tes yeux? Zamore . . , .

ZAMORE

C'en est fait,

Où vas-tu?

ZAMORE

Mon courage,

De cette liberté, va faire un digne ufage.

Tu n'en faurois douter, je péris fi tu meurs,

PcuX'tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs? Laifle*rnoî ,
1 heure fuit, le jour vient, le tems prefie. Soldat, guide rues pas.

mm

•• ■ - -tw

SCENE

JE fuccombe, il me laifle:

Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi! Gusman!
Quoi c'eft donc lui que j'ai quitte pour toi! Einire, fuis les pas,
vole, & reviens m'iuftruire,

S'il efi en fureté, s'il faut que je refpire.

Va voir fi ce foldat nous fert , ou nous trahit ,

Emire fort .

Un noir préffentiment m'afflige & me faiflt,

Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.

O toi ! Dieu des Chrétiens , Dieu vainqueur & terrible,

Je connoispeutesloix. Ta main du haut desCieux, Perce à peine
un nuage épaiiii fur mes yeux:

Mais fi je fuis à toi, fi mon amour t'ofrenfe,

Sur ce cœur malheureux cpuife ta vengeance.

Grand Dieu, conduis Zamore ,au milieu des defèrts, Ne ferois-
tu le Dieu que d'un autre Univers?

Les feuls Européans font-ils nés pour te plaire?

Es*tu Tyran d'un Monde, & de l'autre le Pere !

E 5 Les

ükK>r:-> •

Les vainqueurs , les vaincus , tous ces foibîes humains, Sont
tous également l'ouvrage de ces mains.

Mais de quels cris affreux mon oreille eil frappée! J'entends
nommer Zimore. O Ciel ! on m'a trom-

pée.

Le bruit redouble, on vient, ah! Zamore est perdu.

ALZIRE, E M I R E

Here Emîre , est-ce toi ? qu'a-t-on fait, qu'as-

tu vu?

Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE

Ah ! n'espérez, plus rien, la perte est infaillible,

Des armes du Soldat qui conduisoit les pas

Il a couvert son front, il a chargé son bras.

Il s'éloigne : à l'instant, le Soldat prend la fuite, Votre Amant
au Palais , court, & se précipite; Je le fuis en tremblant parmi nos
ennemis ,

Parmi ces Meurtriers dans le sang endormis ,

Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du silence, Au Palais de
Gulman, je le vois qui s'avance:

Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
lî m'échappe, & foudain j'entends des cris affreux.
J'entends dire , qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirez vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes : Rentrez.

ALZIRE

Ah! chere Emire, allons le fecourir.
Que pouvez-vous Madame, ô Ciel!

ALZIRE

Je peux mourir.

DON ALONZE

En ce moment affreux Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,

Daignez me fuivre.

O fort! ô vengeance trop forte!

Cruels , quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte? Quoi Zamore n'est plus ! & je n'ai que des fers !

Tu gémis, & tes yeux de larmes font couverts ! Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine? Viens, lî la mort m'attend , viens j'obéis fans peinee

AL ZI RE, GARDES

Réparez-vous pour moi vos supplices cruels,

Tyrans, qui vous nommés les Juges des mortels? Laiffés*vous dans l'horreur de cette inquiétude De mes destins affreux floter l'incertitude?

On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas Si l'on a réfolu ma vie, ou mon trépas.

Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâlifient. Tout s'émeut à ce nom, ces Montfres en frémitent.

SCENE II

MONTEZE, ALZIRE.

.Â.H mon Fere !

Ma Fille où nous as-tu réduits!

Voilà de ton amour les exécrales fruits,

Helas! nous demandions la grâce de Zamore ; Alvarès avec moi daïgnoit parler encore;

Un Soldat à l'infant fe préfente à nos yeux,

C'étoit Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguïfement la vue étoit trompée,

A peine entre fes mains j'apperçois une épée :

Entrer, voler vers nous, s'élancer fur Gufman, L'attaquer ,le frapper, n'efl: pour lui qu'un moment. Le fang de ton Epoux rejaillit fur ton Pere : * Zamore au même instant dépouillant fa colere Tombe aux pieds d' Alvarès , & tranquille , & fournis ,

Lui

* Quelques perfonnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne propofât pas un duel à Gufman.

Lui présentant cc fer , teint du fang de fon fils.

J'ai fait ce que j'ai du, j'ai vangé mon injure:

Fais ton devoir, dit-il, & vange la Nature.

Alors il fe profterne attendant le trépas.

Le Pere tout fanglant fe jette entre mes bras ;

Tout fe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie, On vole à ton Epoux, on rappelle fa vie,

On arrête fon fang, on preffe les fecours De cet art inventé pour conferver nos jours.

Tout le Peuple à grands cris demande ton fupplice. Du meurtre de fon Maître il te croit la complice...

Vous pourriez!

Non , mon cœur ne t'en foupçonne pas.

Non , le tien n'eft pas fait pour de tels attentats, Capable d'une erreur, il ne l'eft point d'un crime , Tes yeux s'étoient fermés fur le bord de l'abîme.

Je le fouhaîte aînfi, je le croi, cependant Ton Epoux va mourir
des coups de ton Amant.

On va te condamner, tu vas perdre la vie Dans l'horreur du
fupplice, & dans l'ignominie,

Et je retourne enfin par un dernier effort,

Demander au Confeil & ta grâce & ma mort.

ALZIRE

ALZIRE

Ma grâce ! à mes T yrans ! les prier ! vous , mon Pere ! Ofez
vivre , & m'aimer; c'est ma feule priere.

Je plains Gufman, fon fort a trop de cruauté,

Et je le plains fur-tout de l'avoir mérité.

Pour Zamore il n'a fait que vanger fon outrage.

Je ne peux excufer ni blâmer fon courage.

J'ai voulu le fauver, je ne m'en défens pas,

Il mourra. . . Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

O Ciel! infpire-moi, j'implore ta clémence.

Il fort .

SCENE. III

ALZIRE feule .,

O Ciel ! anéantis ma fatale existence.

Quoi ce Dieu que je fers me laifie fans fecours!

Il défend à mes mains d'attenter fur mes joairs.

Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile Me permettoit la mort, la mort mon feul afyle.

* Eh

* Eh quel crime eft-ce donc devant ce Dieu jaloux De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?

Ce Peuple de Vainqueurs armé de fon tonnerre, A-t-il le droit affreux de dépeupler la Terre ? D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?

Et moi je ne pourrai difpofer de mon fang;

Je ne pourrai fur moi permettre à mon courage Ce que fur l'Univers, il permet a fa rage;

Zamore va mourir dans des tourmens affreux, Barbares !

* Cette plainte & ce doute font dans la bouche d'un® nouvelle Chrétienne.

GARDES

zamore,

9 Eft ici qu'îi faut périr tous deux.

Sous l'horrible appareil de fa fauffe juflice,

Un Tribunal de fang te condamne au fupplice.' Gufman refpire encor ; mon bras dëfefpéré N'a porté dans fon fein qu'un coup mal alluré.

Il vît pour achever le malheur de Zamore,

Il mourra tout couvert de ce fang que j'adore;

Nous périrons enfemble à fes yeux expirans,

Il va goûter encor le plailir des Tyrans.

Alvares doit ici prononcer de fa bouche .L abominable Arrêt de ce Confeil farouche.

C'ell moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi. Tu m'aimes, c'eff allés, bénis ma deffinée,

Bénis le coup affreux qui rompt mon hymenée; Songe que ce moment où je vais chez les morts

Eft le feu! où mon cœur peut t'âimer fans remords. Libre par mon fupplîce, à moi-même rendue,

Je difpofe à la fin d'une foi qui c'eft due.

L'appareil de la mort élevé pour nous deux,

Eft l'Autel où mon cœur te rend fes premiers feux : C'eft* là
que j'expierai le crime involontaire De l'infidélité que j'avois pu te
faire.

Ma plus grande amertume en ce funefte fort; C'eft d'entendre
Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE

Ah! le voici, les pleurs inondent fon vifage.

< ISMtj

TRAGE'DIE.

Quî de nous trois, ô Ciel, a reçu pins d'outrnge, Et que d'infor-
tunes le fort affembîe ici!

;km'Y

ALZIRE, ZAMORE, A L V A RES, GARDES

ZAMORE

'Attends la mort de toi, le Ciel le vent aînfi ,

lu dois me prononcer l'Arrct qu'on vient de rendre,

Parle fans te troubler comme je vais t'entendre ;

Et fais livrer fans crainte aux fuppliques tout prêts L'Affaffin de
ton fils, & l'Ami d'Alvarès.

Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie Te force à lui ravir
une innocente vie?

Les Efpagnols enfin t'ont donné leur fureur i Une injufte ven-
geance entre t-elle en ton cœur? Connu feul parmi nous par ta
clémence augufte,

Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juftei Dans le fang
innocent ta main va fe baigner !

Vange toi, Vange un Fils, mais fans me foupçonner, Epoufe de
Gufman, ce nom feul doit t'apprendre Que loin de le trahir je
l'aurois fu défendre.

J'ai refpé ton fils, & ce cœur gérniffant ,

Lui conferva fa foi même en le haïffant.

Que je fois de ton Peuple applaudie ou blâmée,

Ta feule opinion fera ma renommée;

Eftimée en mourant d'un cœur tel que le tien, je dédaigne le
refie & ne demande rien.

Zamore va mourir, il faut bien que je meure,

C'efi tout ce que j'attends , & c'efi toi que je pleure»

Quel mélange , grand Dieu , de tendreffe & d'hor* reur !

L'Afiatifm de mon fils efi mon Libérateur.

Zamore ! oui, je te dois des jours que jedétefie, Tu m'as
vendu bien cher un prefent fi funefie. ..

Je fuis Pere, mais homme; & malgré ta fureur. Malgré la voix
du fang qui parle à ma douleur,

Qui demande vengeance à mon aine éperdue,

La voix de tes bienfaits efi encor entendue.

Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs, j'appelle en-
cor d'un nom qui fait couler nos pleurs,

Va,

Va, ton pere est bien loin de joindre à ses fouffrances

Cet horrible plaifir que donnent les vengeances.

Il faut perdre à la fois par des coups inouïs ,

Et mon Libérateur, & ma Fille & mon Fils.

Le Confesi vous condamne, il a dans sa coïere Du fer de la ven-
geance armé la main d'un pere.

Je n'ai point refusé ce miniltère affreux. ..

Et je viens le remplir pour vous l'auvertous deux. Zamore 5 tu
peux tout.

Je peux fauver Ahîre?

Ab! parle, que faut-il?

Croire un Dieu qui m'infpire,

Tu peux changer d'un mot & fon fort & le tien ;

Ici la Loi pardonne à qui se rend Chrétien.

Cette Loi que naguère un faint fcèle a dictée Du Ciel en ta fa-
veur y fembîe être apportée.

Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner ,

De fon ombre à nos yeux fera t'environner :

Tu vas des Efpagnols arrêter la coiere,

Tôn fang facré pour eux eft le fang de leur frere: ‘

Les traits de la vengeance en leurs mains fufpendus

Sur Alzire & fur toi ne le tourneront plus;

Je reponds de fa vie ainlî que de la tienne,

Zaïnore, c'eft de toi, qu'il faut que je l'obtienne.

Ne fois point inflexible à cette foible voix ,

Je te devrai la vie une fécondé fois.

Cruel , pour me payer du fang dont tu me prives,

Un Pere infortuné demande que tu vives.

Rends*toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix

De fes j ours, & des tiens, & du fang de mon fils.

ZAMO'REi Alzire ,

Àlzire jufques là chéririons-nous la vie?

La racheterions-nous par mon ignominie?

Quitterai je mes Dieux pour le Dieu de Gufmati?

Et toi plus que ton fils feras-tu mon Tyran?

Tu veux qu' Alzire meure ou que je vive en traître. Ah! lorfque de tes jours je me fuis vu le maître,

Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix ,

Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton pays?

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore, J'aurois prié ce Dieu, feul Etre que j'adore ,

De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,

Tout aveuglé qu'il eft, digne d'être Chrétien.

-«Su-

ZAMORE

Dieux! quel genre inouï de trouble & de fupplce, Entre quels attentats faut- il que je choififfe !

a Alx,trey

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.

Toi, qui m'ofes aimer ofes juger entre eux,

Je m'en remets à toi, mon cœur fe datte encore Que tu ne voudras point la honte de Zamore,

ALZIRE

Ecoute. Tu fais trop qu'un Pere infortune

Difpofa de ce cœur que je t'avois donné,

Je reconnus Ion Dieu: tu peux de ma jeundle
Accufer ii tu veux l'erreur ou la foibkffe;
Mais des Loix des Chrétiens mon efpric enchanté
Vit chez eux , ou du moins, crut voir la Vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon aine en fecret ne fut point démentie;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans fon cœur ,
C'eil le crime d'un lâche, & non pas une erreur, C'est trahir a la
fois fous un mafque hypocrite Et le Dieu qu'on préféré, & le Dieu
que l'on quitte, C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à foi.
Mourons; mais en mourant fois digne encor de moi,

O VJ £. i

Lt fi Dieu 11e te demie une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle,
J'ai prévu ta reponfe, il vaut mieux expirer Et mourir avec toi
que fe deshonor.

Cruels, ainfi tous deux vous voulez votre perte! Vous bravez
ma bonté qui vous croît offerte; Ecoutez, le teins prefie & ces lu-
gubres cris.. .t

réÆS:-

SCENE

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICA-
RICAINS, SOLDATS.

ZAMORE

Ruels, fauveî Ahire, & preffeî mon fupplice !

ALZIRE

Non, qu'une affreufe mort tous trois nous réunifie.

Mon Fils mourant , mon Fils , ô comble de dou leur !

ZAMORE^ Gusman

Tu veux donc jufqu'au bout confommer ta fureur? Viens, vois couler mon fang, puifque tu vis encore, Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

gusman; z

Il eü d'autres vertus que je veux t'enfeigner: je dois un autre exemple & je viens le donner.

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a fufpendue,

Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vue. Mon ame fugitive, & prête à me quitter.

S'arrête devant vous; . . mais pour vous imiter.

Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire; Je ne me fuis connu qu'au bout de ma carrière.

J'ai fait jufqu'au moment qui me plonge au cercueil, Gémir
l'Humanité du poids de mon orgueil*

Le Ciel vange la Terre , il eft juſte ; & ma vie Ne peut payer le
fang , dont ma main s'eſt rougie. Le bonheur m'aveugla, la mort
m'a détrompé:

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé. J'étois Maître
en ces lieux ;feul j'y commande enco-

re.

Seul je pais faire grâce, & la fais à Zamore. Vis, fuperbe enne-
mi, fois libre, & te fouvien , Quel fut & le devoir, & la mort d'un
Chrétien.

à Monte ze qui fe jette à fes pieds ,

Monteze, Américains, qui fûtes mes vi&imes, Songez que ma
clémence a furpaſſe mes crimes. Inftruifez l'Amérique, apprenez
à fes Rois Que les Chrétiens font nés pour leur donner des Loix,

à Za -

TRAGE'DIE.

à 'Z.amorc,

Des Dieux que nous fervons ,connois la différence:

Les tiens font commandé le meurtre & la vengeam ce,

Et le mien, quand ton bras vient de m'affiffiner, M'ordonne de
te plaindre, & de te pardonner»

Ah mon Fils! tes vertus égalent ton courage.

Quel changement, grand Dieu , quel étonnant langage !

ZAMORE

Quoi, tu veux me former mobmême au repentir!

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.

Alzire n'a vécu que trop infortunée,

Et par mes cruautés, & par mon Hymenée.

Que ma mourante main la remette en tes bras.

Vivez fans me haïr, gouvernez vos Etats:

Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,

De mon nom , s'il fe peut, benifiez la mémoire.

loir

rwjr

à Alvarès.

Daignez fervir de Pcre à ces Epoux heureux :

Que du Ciei par vos foins îe jour îoife fur eux !

Aux clartés des Chrétiens fi fou ame efl ouverte, Zamore efl
votre Fils, & répare ma perçe.

Je demeure immobile, égaré, confondu,

Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !

A,h! la Loi qui t'oblige à cet effort fuprême,

Je commence à le croire , efl la Loi d'un Dieu même. .

J'ai connu l'amitié, la confiance, la foi:

Mais tant de grandeur d'ame eft au-deffus de moi, l ant de vertu m'accable & fon charme m'attire, Honteux d'être vangé, je t'aime & je t'admire*

Il Je jette à fes pieds. *

Seigneur, en rougiffant je tombe à vos genoux, Àlzire en ce moment voudroit mourir pour vous ,

Entre

Ceux qui ont prétendu que c'eft ici une converflon iniraculeufe [e font trompés. Zimore efl changé en ce qu'il s'attendrit pour fon ennemi. Il commence à refpecter le Chnfhanifme : une converflon fubite feroît ridicule en de telles circonitances.

as*.

An \mn-

Entre Zamore & vous mon ame déchirée, Succombe au repentir dont elle eft devorée.

Je me fens trop coupable, & mes trilles erreurs. ...

GUSMAN

Tout vous eft pardonné, puifque je vois vos pleurs. Pour la dernière fois approchez-vous, mon Pere, Vivez long-tems heureux ,

qu'Alzire vous foit chere; Zamore, fois Chrétien, je fuis content, je meurs !

A L V A R E S ^ Monteze ,

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.

Mon cœur defefpéré fe foumet , s'abandonne

Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

mr*

CORRECTIONS

Pag . 13. Vers . (5.

Ainfi que le Potofe , lifez , le Pérou , le Potofe.

Ptfg. 67. Vers 14. Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.

Lif. Tu vois de ces Vainqueurs &c.

Ce font là des Corrections de l'Auteur qu'on a reçues trop tard pour les inférer à leur place , comme nous avons fait d'un grand nombre d'autres que Mr. de Volt aire avoit déjà eu la bonté de nous envoyer & qui ne fe trouvent point dans l'Edition de Paris, non plus que dans celles que l'on a contrefaites à Bruxelles & à Strasbourg qu'il a defavouées dans les Nouvelles publiques.

mmmmm

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/alzireoulesamricoovolt_o. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.